

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Témoignages : 20 ans déjà

Volume 20, Number 3, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25229ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1998). Témoignages : 20 ans déjà. *Lurelu*, 20(3), 5–69.

LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA : quarante ans et un certain flou

Daniel Sernine

Le Conseil des Arts célébrait l'automne dernier son quarantième anniversaire. Avant la fondation du Conseil en 1957, il n'existait aucun organisme subventionneur fédéral pour épauler le travail de création des artistes, éditeurs de livres ou organismes artistiques.

Depuis quarante ans, le Conseil a joué un rôle clé dans la visibilité des arts et de la littérature au pays. Mais, en dépit de nos succès artistiques et littéraires, l'aide publique aux arts a fait face à d'importantes réductions ces dernières années. À l'heure où j'écris ces lignes, nul ne sait comment seront distribués les vingt-cinq millions annuels supplémentaires accordés *in extremis* au Conseil des Arts par le gouvernement fédéral pour les cinq prochaines années. On semble pencher vers l'appui à de nouvelles initiatives plutôt que vers la réparation des torts causés depuis deux ans aux organismes existants (je pense à la Sodep, l'association qui regroupe les périodiques culturels, dont la subvention fédérale au fonctionnement a été carrément abolie; vous aurez sans doute remarqué que *Lurelu* et ses revues sœurs ne sont plus présentes collectivement dans les salons du livre, la Sodep ayant dû renoncer à cette coûteuse représentation).

L'édition de périodiques d'art et de littérature au Canada et au Québec est très difficile en raison des économies d'échelle dont bénéficient les grands éditeurs étrangers et de la prédominance de leurs revues dans nos kiosques. Le financement public des périodiques culturels est donc indispensable, la loi du marché ne pouvant suffire à assurer l'existence de revues spécialisées d'intérêt national. Le Conseil des Arts lui-même a toujours compris cela et soutenu des périodiques comme *Lurelu*. Les subventions sont toutefois accordées par des jurys, de



LE CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957

THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957

composition différente chaque année, et il est dommage qu'ils ne soient pas toujours constitués de gens qui partagent la vision éclairée du Conseil. Les deux derniers jurys, en particulier celui de 1997, ont fait à *Lurelu* des «recommandations» insistantes, qui se sont même accompagnées d'une réduction de 7 % de notre subvention pour 1998. Tout en reconnaissant que notre revue remplit très bien son mandat, on voudrait qu'elle renonce à son exhaustivité dans le secteur des critiques. Or, comme vous le savez, l'équipe actuelle tient à cette exhaustivité, sachant que *Lurelu* est le seul médium auquel puissent se référer les usagers du

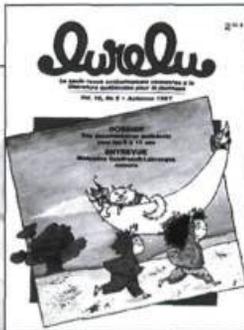
livre jeunesse pour lire une opinion sur tout ce qui se publie dans le domaine, hormis peut-être les notes de lecture succinctes de la SDM. Que vous en semble-t-il, chères lectrices et chers lecteurs? *Lurelu* devrait-elle ou non continuer sa couverture critique exhaustive du livre québécois et canadien-français pour la jeunesse?

Les derniers jurys ont aussi réclamé une mise en pages plus aérée. Par conséquent — c'est incontournable — il y aurait dans *Lurelu* moins d'articles ou de chroniques, ou alors des articles moins approfondis parce que plus brefs. Autre volet de l'alternative, la revue comporterait en moyenne plus de pages et coûterait évidemment plus cher. Qu'en pensez-vous? Préférez-vous des articles substantiels plutôt que des pages aérées, ou aimeriez-vous mieux l'inverse?

Sur ces deux questions fondamentales, une brève lettre de votre part, postée ou télécopiée, nous aiderait à orienter les prochaines années de la revue. Elle nous confirmerait surtout que *Lurelu* vous tient à cœur, autant qu'elle tient à cœur aux membres de la rédaction, collaboratrices et collaborateurs qui, mois après mois, travaillent à faire connaître notre littérature jeunesse. **Q**

On parle d'excellence

Afin de mettre à jour mon corpus des romans québécois de jeunesse, pour mon texte du *Panorama de la littérature québécoise contemporaine* (1969-1976), j'ai, bien sûr, consulté les Lemieux, Pouliot, Provost, Madore, Demers, *Livres et auteurs québécois*, *Nos Livres*, etc. Mais j'ai surtout repris, un à un, les numéros de *Lurelu*, du premier au dernier. Et, de trimestre en trimestre, se reconstituait devant moi l'histoire de la littérature de jeunesse des vingt dernières années, à travers une information riche, abondante et variée. M'apparaissait aussi «palpable» la qualité sans cesse croissante de la



revue : présentation matérielle attrayante et soignée, couverture exhaustive des publications, collaborateurs de plus en plus attentifs à la qualité des textes analysés, de moins en moins centrés sur le résumé et la paraphrase. Les romans étaient analysés dans leur thématique, leurs liens avec l'espace physique, le milieu social et psychologique des lecteurs, etc. Grâce aux entrevues, nombreuses et jamais banales, j'ai pu suivre à la trace les artisans et leurs œuvres, voire clarifier l'histoire, témoin les textes récents de Paule Daveluy et de Cécile Gagnon, sur les Éditions Jeunesse.

Si les chercheurs trouvent leur «butin» dans *Lurelu*, l'animation, prolongement



obligé de l'activité de lecture, y trouve également son compte. Aussi *Lurelu* m'apparaît-elle unique et incontournable dans le créneau qu'elle occupe.

Sachant d'expérience la somme de travail et de ténacité que représente la publication d'une revue, je souhaite que *Lurelu*, ses éditeurs, ses collaborateurs et surtout son directeur gardent haut le cap de l'excellence que les vingt dernières années leur ont permis d'atteindre.

Madefine Bellemare,
spécialiste en littérature de jeunesse



Illustration tirée du *Joueur de flûte d'Hamelin*.

L'expérience qu'elle se donne à vivre, dans sa production personnelle, témoigne d'une forte dose de courage. Michèle Lemieux, pour découvrir quel est son imaginaire, a décidé de laisser courir sa main et l'outil du dessin. Sans prétention et sans jugement. Sans planifier l'agencement de la composition, elle met les formes sur papier directement, honnêtement. Elle regarde sa main aller et venir sur la page et ne corrige pas. Ensuite, elle s'impose d'accepter tel quel ce qui se présente. «L'intuition va chercher ce que j'ai en dedans, dit-elle. Je ne veux pas faire un beau dessin ni un beau livre, mais un bon livre.» Ce qui importe, ce n'est plus ce qui est agréable pour l'œil mais bien ce qui est cohérent et vrai. Vus sous cet angle, ses personnages, les récents et tous les autres, prennent leur vie bien en main et c'est pour cela qu'ils nous touchent.

L'espace du temps : «Pour enfants ou pour adultes?»

Au printemps 1997, Michèle Lemieux a gagné le grand prix de la Foire internationale du livre de Bologne pour son livre *Gewitternacht*. Une telle reconnaissance ne peut que confirmer l'artiste dans sa démarche, lui donner confiance face aux autres et face à elle-même. Et c'est tant mieux car, dans la plupart des milieux, même les plus savants, on accueille encore le travail du livre pour enfants avec un sourire bienveillant, comme s'il s'agissait de quelque chose de pas très sérieux. Or le livre primé est destiné aux jeunes. De quels jeunes s'agit-il? S'agit-il d'enfants ou de jeunes adultes? De gens déjà sérieux, de ceux qui rêvent de le devenir ou de ceux qui hésitent encore entre l'enfance et la maturité? À qui s'adresse ce recueil de petites questions simples et profondes sur le sens

de la vie? À qui s'adresse donc ces petits dessins à la plume, subtilement chuchotés d'une page à l'autre? Se peut-il que ce soit à tout le monde? À tous ceux qui vibrent d'une certaine sensibilité? Est-il si important que l'âge du destinataire soit préalablement fixé?

À deux reprises, Michèle Lemieux a vécu une excursion d'animation en Arctique, auprès d'enfants inuits. Elle s'est déplacée dans de nombreux petits avions de quelques places seulement et a survolé un territoire absolument blanc, immensément blanc. «Cela ne ressemble à rien de connu. Dans un lieu pareil, on perd tous ses repères : le haut, le bas, l'intérieur, l'extérieur... La terre et le ciel se confondent. C'est tout à fait déstabilisant.» Les enfants du Nord ont une culture différente de la nôtre. Ils ont aussi une façon particulière d'exprimer ce qu'ils ressentent, avec beaucoup de silences intercalés. Dans ces territoires nordiques, les éléments sont d'une puissance extrême et l'être humain devient vite accessible. Une petite chose sur un grand plateau. Même la rondeur de la terre est perceptible. La terre devient planète, le ciel devient univers et l'homme, le petit homme, n'a d'autre choix que de s'incliner humblement.



Dents de lait. Dents de loups...

Je suis entrée à *Lurelu* par la coulisse. Treize petits coups frappés à ma porte par Robert Soulières, alors chef de meute chez Lourelou, qui, montrant patte blanche, a beurré la galette en m'invitant à griffer une chronique théâtre dans *la seule revue exclusivement consacrée à la littérature jeunesse*. «Tire là, Bobinette et Bobino suivra... Je ne savais pas alors que je me jetais dans la gueule du loup. J'ai fait la connaissance d'une meute de mordus. Gamache, Soulières, Plante, Semine, Gravel et les

autres. À *Lurelu*, je me suis fait les dents à la littérature québécoise pour la jeunesse. Pendant six ans, je me suis ouvert le cœur et l'appétit. Maintenant j'ai la rage à jamais. Et je suis très contagieuse.

J'ai quitté Lourelou, côté jardin, avec une faim de loup et le goût de mordre à belles dents dans cette littérature bouillonnante. J'ai aiguisé mes griffes et mes crayons, et j'ai cédé la place à mon amie Gascon.

J'ai maintenant deux petits loups que je nourris d'albums et de romans succu-



lents, et je dévore *Lurelu* avec un plaisir toujours aussi féroce. *Lurelu* a vingt ans et de nombreuses dents. *Lurelu* est une louve en santé qui hurle haut et fort l'abondance et la qualité de notre littérature pour la jeunesse. Tourelou, ma *Lurelu*! À toi pour toujours! Ta Jasmine.

Jasmine Dubé,
dramaturge,
collaboratrice de 1985 à 1991

Bernadette Renaud LE PETIT VIOLON MUET

Illustré par Marie Luce Lévesque
Éd. Le groupe de divertissement Madacy Limitée
1997, 28 pages et disque compact.
6 à 9 ans, 9,95 \$

Fraîchement débarqué dans sa nouvelle famille, un jeune violon est mécontent de sa voix «flurette et pointue». Il aurait préféré la mélancolie de l'alto, la chaleur du violoncelle ou la gravité de la contrebasse. Malheur à ses cordes : son insatisfaction le rendra muet.

Il part donc à la recherche de sa voix. Mais sa leçon avec le professeur métro-nome et la rencontre d'un violoniste n'y font rien. Son corps le boude toujours. Vous devinez la fin : il croise sur sa route un maître qui se plaît à jouer du Paganini. Comme par miracle, les cordes et l'archet du petit violon se réconcilient et se laissent conduire par les notes d'une joyeuse mélodie.

La finesse du son qui émane du violon m'enchanté depuis mon enfance. Celui de l'alto, son grand frère, me fascine tout autant. Le récit du *Petit violon muet* est, à mon avis, plus complet grâce au disque compact qui l'accompagne. Sur ce dernier, la narration est ponctuée de courtes

envolées musicales de l'un ou l'autre de ces instruments à cordes, ce qui enrichit chaque situation de l'histoire.

C'est comme si, de sa subtile plume, Bernadette Renaud avait donné la parole au violon, à la musique. Et j'irais jusqu'à dire que, même si elle n'avait rien prononcé sur l'enregistrement, j'aurais pu mettre le doigt sur les tracas et les joies du violon, tant les mélodies se fondent avec les états d'âme de l'instrument.

Et si ce n'était des superbes illustrations qui colorent le livre, le disque seul aurait très bien pu suffire à l'appréciation de cette allègre aventure. La joyeuse iconographie orchestrée par Marie Luce Lévesque est en effet ravissante, très colorée et douce à l'œil.

L'harmonie qu'il y a dans cet ensemble «multidisciplinaire», où règnent la littérature, la musique et les illustrations, donne lieu à une étonnante symphonie.

Sophie Legault
Journaliste

Gilles Tibo LE DODO DES ANIMAUX

Illustré par Sylvain Tremblay
Éd. Héritage, coll. Dominique et compagnie,
1996, 32 pages.
3 à 8 ans, 7,99 \$

De longues études scientifiques auraient orienté cet album sur le sommeil des animaux. Quand



on connaît l'univers imaginaire de son auteur, on comprend vite que la rigueur de la documentation tient plutôt du farfêlu.

Tibo nous livre donc ici les habitudes méconnues de douze animaux qui s'endorment. Un court texte humoristique sur la page de gauche se termine en annonçant l'animal présenté à la page suivante. Les illustrations décrivent les animaux dans des couleurs bien saturées, très contrastantes, sombres et froides mais un peu trop criardes à mon goût. Quelques clichés sont parfois répétés : petites souris disséminées ici et là, lune et étoiles visibles de la fenêtre, grosse chandelle dégoulinante sur la table de chevet

Une revue portes ouvertes

En littérature de jeunesse, *Lurelu* ouvre toutes les portes qui lui tombent sous la main : celle des écrivains, des illustrateurs, des éditeurs, des littéraires, des pédagogues, des bibliothécaires, des enseignants, des parents et j'en passe. Un jour, à cause de toutes ces portes ouvertes, je me suis retrouvée assise dans une salle de réunion, puis dans une classe rue Saint-Denis et enfin dans une vieille bibliothèque. Foi de *Lurelu*!

Sous les conseils de Raymond Plante, je suis entrée pour la première fois à *Lurelu* avec mon dossier sur «La lisibilité» en main.

Aussitôt franchi le seuil de la porte, je suis devenue membre du comité de rédaction présidé par Renée Gravel, alors



directrice de la revue. Puis Sylvie Gamache m'a remis les clés de la chronique «M'as-tu vu, m'as-tu lu?». C'est ainsi que j'ai vécu mes premiers instants sous le toit de *Lurelu*.

Poussant les grandes portes de l'UQAM, j'ai découvert pièce par pièce la littérature de jeunesse. En tant que chargée de cours, j'ai eu la chance de côtoyer des passionnés, dont certains étudiants que j'ai introduits comme critiques à *Lurelu* et qui, devenus enseignants, transmettent toujours cette passion. Et je me rappelle le «petit album au crayon de plomb» de Dominique Jolin, étudiante au Certificat en littérature de jeunesse... Une autre qui n'a jamais refermé la porte de *Lurelu*!

Cherchant dans une bibliothèque des vieux livres pour ma chronique «Relu... pour



vous», j'ai découvert les *Sylvette* de Paule Daveluy. Séduite par leur parenté avec le *Cassiope* de Michèle Marineau, j'ai invité M^{me} Daveluy à rencontrer mes étudiants à l'UQAM, puis chacun sait que l'histoire s'est terminée avec bonheur par une réédition chez Québec/Amérique!

Maintenant sous le toit de l'UQTR en tant que professeure, je garde toujours quelques dizaines de revues pour tous ces passionnés de littérature de jeunesse qui jamais ne ferment la porte de mon bureau... et encore moins celle de *Lurelu*!

Hélène Guy, professeure,
Département de français de l'UQTR

François Gosselin est bossu et très bon violoneux. Un soir, en revenant d'une soirée, fatigué, il se couche dans une clairière et s'endort rapidement. À son réveil, il aperçoit des lutins, ceux-ci lui demandent de jouer pour eux et lui promettent en retour d'exaucer un vœu. La nuit passe. Entre argent et beauté, François choisit la beauté et est ainsi débarassé de sa bosse. Un voisin, voulant profiter de l'aubaine, se rend dans la clairière et joue pour les lutins. Au matin, il demande : «Donnez-moi ce que François n'a pas voulu.» Et il hérite de la bosse de son compagnon. Vous vous imaginez sa colère!

Bien resserré, vif, amusant et introduisant des mots peu connus (crincrin, à tire-larigot par exemple), le texte de Cécile Gagnon respecte tout à fait les caractéristiques du conte. Mouvement, gros plans, personnages sautillants et expressifs caractérisent les sympathiques illustrations de Bruno Saint-Aubin. Tant dans le texte que dans les dessins, on sent la maîtrise de ces deux créateurs.

Oui, j'adore ce petit livre et je suis convaincue que je ne serai pas la seule à l'aimer... à la folie.

Édith Bourget
Artiste multidisciplinaire

Bertrand Gauthier À VOS PINCEAUX, LES JUMEAUX!

Illustré par Daniel Dumont
Éd. La courte échelle, coll. Premier Roman,
1997, 64 pages.
7 à 9 ans, 8,95 \$

Bé et DéBulle, les sympathiques jumeaux, sont de retour avec cette fois la passion artistique au cœur de leurs préoccupations enfantines. *À vos pinceaux, les jumeaux!*, quatrième épisode de la série, est une fois de plus une belle occasion d'initier à la lecture les jeunes entre sept et neuf ans. L'initiation aux lettres est jumelée à une autre, celle-là aux arts : voulant faire fleurir ce talent, les parents Bulle décident d'inscrire leurs fils à un cours de peinture offert à Florence, à l'atelier du fameux maître Léo.

En si peu de pages, que de choses surviendront! Le jeune lecteur sera mis en contact avec des arcs-en-zèbre, ou encore avec la très invitante rivière Prismacolor; des poèmes, dont la ballade du miroir parfait. Il y a aussi le code secret du langage des jumeaux, un clin d'œil au code de Leonardo da Vinci, qui, on le sait, transcrivait ses notes à l'envers dans ses carnets, de façon à les rendre impossibles à lire pour tout indiscret : un miroir était nécessaire pour décoder les informations.

jeunesse. Nous apprenions à mieux connaître les auteurs, les éditeurs, les collections, à nous tenir au courant de débats ou de travaux dans ce domaine, à aiguïser notre sens critique. Le choix des livres effectués pour les bibliothèques s'améliorait, les conseils de lecture aux jeunes usagers s'avéraient de meilleure qualité.

Mais toutes ces revues critiques ne recensaient à peu près pas la production québécoise à laquelle nous accordions une attention privilégiée, tant pour l'acquisition de documents que pour leur diffusion. De plus, l'approche des sujets portant sur la littérature jeunesse n'était pas toujours adaptée à nos besoins. Aussi est-ce avec le plus grand intérêt que j'ai assisté à la transformation du bulletin maison de Communication-Jeunesse en un véritable magazine

Voilà un court roman aux allures naïves et innocentes, mais rempli d'allusions de toutes sortes. Bref, un beau prétexte à une présentation de la culture de la Renaissance italienne. De quoi éveiller les tout-petits aux splendeurs de l'art et de la culture.

Simon Dupuis
Enseignant au collégial

Gilles Gauthier PETIT CHAUSSON, GRANDE BABOUCHE

Illustré par Pierre-André Derome
Éd. La courte échelle,
coll. Premier Roman,
1997, 64 pages.
7 à 9 ans, 8,95 \$

Non, l'auteur de cette série n'a pas ressuscité son héros canin, mais dans le cœur de Carl, la belle bête est encore bien présente. Et depuis que Garry et lui se partagent la garde du chien Chausson, le jeune garçon s'aperçoit qu'aucun autre animal ne pourra



Semer pour récolter

En 1977, chargée du secteur jeunesse à la Bibliothèque de Montréal, j'avais, entre autres responsabilités, le développement des collections destinées aux jeunes et le perfectionnement des bibliothécaires travaillant avec les jeunes. Regroupés en comités de lecture, nous utilisions couramment les revues bibliographiques canadiennes, européennes ou américaines consacrées à la littérature jeunesse (*Littérature de jeunesse*, *La revue des livres pour enfants*, *Livres jeunes aujourd'hui*, *School Library Journal*, *Canadian Children's Literature*, etc.). Ces revues d'analyse de livres pour les jeunes nous aidaient à développer une réelle compétence en littérature pour la

culturel, doté d'une politique éditoriale claire et de collaborateurs qualifiés. *Lurelu* était né.

Il y a vingt ans, la littérature québécoise pour la jeunesse était peu (et mal) connue. Il fallait tout le courage et la détermination de ce premier comité de rédaction pour relever le défi. À cette époque comme maintenant, je leur en suis profondément reconnaissante.

Et je n'ai qu'un seul souhait, que *Lurelu* continue à promouvoir ces livres auxquels nous croyons et que nous aimons.

Hélène Charbonneau,
bibliothécaire,
présidente des Amis
de la Bibliothèque de Montréal



tombes et de collaboration à la rédaction d'un livre? Léonard, de son côté, répondait à un message d'urgence de Julio, son ami vampire. Danger... Amitié menacée... Parents qui ont décidé de déménager. Au secours!... Comme d'habitude, l'urne de la tombe du grand-père de Léonard sert de boîte aux lettres aux deux garçons.

Le plus chouette, dans cette histoire qui se dévore comme une tartine bien fraîche de confitures de mûres, c'est le rythme enlevé. On n'a pas le temps de se poser de questions. On ressent diverses sensations : on est essoufflé, on a peur, on est écrasé de problèmes tout comme Léonard avec qui l'identification est immédiate. On est soulagé lorsqu'il pense à faire appel à son voisin policier à la retraite. (Une trouvaille pour l'auteure : il fallait une autorité policière avec menottes et tout, mais sans les complications de la vraie police.) On est soulagé encore plus lorsque, après avoir découvert l'identité du vampire de la famille de Julio, le voisin ne laisse pas tout tomber. Louise Leblanc maîtrise avec un naturel et une joie contagieuse l'art de conter. On y croit, à son vampire, et c'est une chance inouïe que les adultes mis dans le coup y croient aussi. C'est une série pleine de surprises pour laquelle mon appréciation monte d'un cran à chaque nouvelle parution.

Gisèle Desroches
Orthopédagogue et animatrice

Anne Legault
UNE FILLE PAS COMME LES AUTRES

Illustré par Leanne Franson
Éd. La courte échelle, coll. Roman Jeunesse,
1997, 96 pages.
9 à 12 ans, 8,95 \$

Une fille pas comme les autres surprend, intrigue sans intrigue et fait sourire par en dedans.

Pour des raisons d'itinérance familiale, Étamine Léger arrive dans sa nouvelle école en milieu de session.

Tout un numéro, cette «débraillée» aux yeux croches avec ses vingt et quelques frères et sœurs additionnés à force de familles d'accueil successives. Acrobatrice naturelle, elle niche dans les arbres où sans doute elle repose sa bosse des maths. Certains retardataires ont parfois une longueur d'avance.

Il faut la suivre avec la curiosité perspicace de son amie Laurence Pinault, pour percer le mystère de cette délinquante douce et comprendre à la fin que les déclassés apparents jouent un rôle important, tout comme les gens nés dans le rang.

Au contact de Laurence, la première à l'introduire dans sa famille, Étamine va



s'assouplir, s'ouvrir et tranquillement vivre sa vie au lieu de jouer à la dissimuler. Pourquoi rester distant quand se rapprocher attire?

Si j'avais entre neuf et douze ans, j'accepterais avec joie ce roman en cadeau de mes parents. Il me donnerait une curiosité plus vraie du côté de mes camarades qui sont à part, pour les connaître davantage et les apprécier.

L'auteure, Anne Legault, dit beaucoup en peu de mots et les illustrations de Leanne Franson accompagnent le récit avec un à-propos rafraîchissant. Deux grandes filles talentueuses nous présentent deux petites filles étonnantes pour le plaisir de nous laisser découvrir le meilleur dans le pire.

Michel-Ernest Clément
Libraire

Des cris, des hurras, des rondes folles

Lurelu fête ses vingt ans. Je m'en réjouis avec tous les passionnés de littérature pour la jeunesse, et en particulier avec Louise Lemieux, auteure de *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français* (Leméac). Débordée par ses nouvelles fonctions auprès des enfants en difficulté d'apprentissage, elle m'a priée de vous communiquer son message à l'occasion de cet anniversaire faste. En 1972, quand elle a commencé à amasser son matériel pour ce qui allait devenir notre première Bible, il ne se



publiait rien, ou presque. «Alors bravo!» dit-elle.

Et «Bravo!» dis-je moi aussi en admirant dans ma bibliothèque les *Lurelu* colorés qui en forment la plus stimulante section (à côté de *Des livres et des jeunes*, également précieuse mais dont la publication s'est arrêtée à mi-course, et de *Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse*, à l'apparence plus sévère et au contenu bilingue très étoffé mais où l'on parle moins souvent qu'avant, à ce qu'il me semble, de la production francophone).

Tous ces magazines réunis représentent tellement de dévouements obs-

cur, tellement de talents individuels mis au service de deux causes : les jeunes et leurs lectures, qu'on regarde derrière soi le chemin parcouru, une flamme de fierté dans l'œil. Les jeunes lisent. Ils lisent les livres faits pour eux, chez eux, par ceux qui les connaissent et qui les aiment. Et *Lurelu* fait, avec de plus en plus de maestria, la synthèse de cette rencontre entre eux et ceux qui créent les livres pour eux.

Paule Daveluy,
écrivaine,
cofondatrice de Communication-Jeunesse





de laquelle le kidnapeur sera arrêté : brisé par la perte tragique de sa propre famille, l'homme tentait d'en «reconstituer» une.

À travers d'innombrables anecdotes touristiques, les habituelles consignes de sécurité et une pléthore de personnages telle qu'une chatte y retrouverait difficilement ses petits, je ne suis pas sûr que le jeune lecteur sera captivé par cette histoire. Certes, l'auteur a ficelé une honnête intrigue autour de la figure mythique du kidnapeur d'enfants, mais il ne l'a guère étoffée ni approfondie. Et puis l'écriture (ou la traduction, difficile de juger) est correcte, sans plus; cela sent le travail en série, vite fait mais sans éclat.

Les jumeaux Colin et Noémie font la connaissance de Ludovic, un gamin dont le principal amusement est de tourmenter cruellement chiens et chats. En tentant de l'appriivoiser pour l'amender, Colin et Noémie mettront au jour une bande de délinquants spécialisée dans l'enlèvement d'animaux. Ludovic, pour sa part, séduit par un ouïstite évadé, deviendra affectueux et doux.

L'auteur et son éditeur affirment que ces jumeaux sont géniaux; ils sont à tout le moins bavards et ingénieux. Leur histoire sans temps mort est racontée par un narrateur qui interpelle le jeune lecteur et commente humoristiquement son propre récit; on aime ou on n'aime pas. Le procédé, bien

qu'il m'agace, n'a pas réussi à me rendre désagréable cette courte lecture. Les enfants qui adorent les animaux devraient raffoler de ce petit livre.

Jean-Denis Drolet
Bibliothécaire

Éric Wilson PRISE D'OTAGES À DISNEYLAND

Traduit par Louise Lepage et Reynald Cantin
Éd. Héritage, coll. Super Séries,
1997, 144 pages.
8 à 12 ans, 5,99 \$

Premier titre d'une nouvelle collection, *Prise d'otages à Disneyland* nous offre du suspense du début à la fin. Dès son entrée en matière, l'auteur nous présente une jeune fille dégourdie qui recherche les mystères et les intrigues. Jessica invente des personnages et des situations complexes tout autour d'elle. Il faut dire qu'elle s'apprête à vivre quelque chose de particulier : elle s'envole pour Disneyland avec sa tante. Le voyage en avion s'annonce difficile, avec un personnage suspect et des difficultés pour l'atterrissage. Il faut ajouter que notre héroïne a également une frousse terrible des avions et cette situation est très bien rendue dès le départ.

Dès son arrivée à Disneyland, elle remarque une femme «louche» qui la poursuivra tout au long de sa visite avec sa nouvelle amie, Serena. Elle est la fille d'un ambassadeur qui a fui son pays pour tenter de le sauver en convainquant des investisseurs étrangers. On se fait prendre rapide-

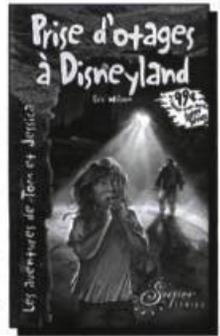
ment dans une course à travers les différents environnements de Disneyland. Autant de rebondissements captivent le lecteur du début à la fin. Nous faisons la connaissance d'un pseudo-artiste qui se lie d'affection avec tante Mélodie. Les différences de culture sont évidentes et intéressantes.

La prise d'otages connaît une forte intensité et maintient le lecteur sur le qui-vive. Son dénouement inattendu surprend et soulage.

Je n'ai aucune peine à croire que ce livre connaît une grande popularité chez les jeunes. Il tient en haleine le lecteur et lui fournit des informations sur les difficultés que rencontrent les gens dont le pays est en guerre civile. Pour les enfants québécois, il peut être difficile de comprendre qu'il existe des pays dans cette situation.

Même si le «papier journal» n'est pas attrayant de prime abord, le livre offre l'avantage d'être à prix abordable.

Hélène Larouche,
bibliothécaire,
ministère de la Culture et des Communications

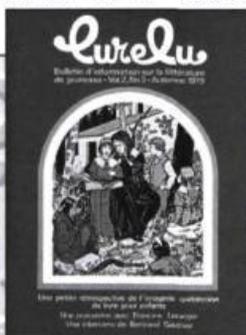


Ma tantire Lurelu...

Nous étions une quinzaine de personnes réunies chez Suzanne Martel, pionniers et pionnières de Communication-Jeunesse. Il était question d'un magazine consacré à la littérature jeunesse d'ici. Tout le monde était pour, bien sûr. On se mit alors à suggérer des titres. Quand Serge Wilson prononça le mot *Lurelu*, je sus qu'il avait trouvé. Ce titre est génial : j'étais jalouse, j'aurais voulu y avoir pensé moi-même.

Lurelu a vingt ans : c'est un âge respectable. C'est aussi un âge rempli de promesses. Vive *Lurelu*!

Henriette Major, écrivaine,
ex-directrice de collection



L'aventure Lurelu

En effet, ce fut une aventure! Pensez donc : faire une revue pour parler de livres pour enfants sans s'accrocher à un groupe de presse! Une pure folie...

L'idée est venue de plusieurs personnes du conseil d'administration de Communication-Jeunesse mais la «cuisine», si on peut dire, a été entièrement prise en charge par deux artisans de la première heure, Serge Wilson et Claude Poirier.

Comme Claude travaillait déjà à la pige pour diverses revues en tant que graphiste, il avait des contacts avec plusieurs imprimeurs, ce qui a grandement facilité les choses pour les néophytes que nous étions. Et avec Serge, avec son sens particulier du travail bien fait, j'étais en confiance. Lui et Claude ont mené à bon port l'entreprise *Lurelu*, qui a d'abord été distribuée aux membres de Communica-

tion-Jeunesse même si nous avons aussi un *Bulletin*. Année faste que 1978!

Les premiers collaborateurs se sont évidemment recrutés au sein de l'organisme. Je me souviens d'une seule hésitation quant à la présentation : j'ai dû demander à Claude Poirier de reprendre le lettrage de l'en-tête *Lurelu*, trop filiforme à mon goût, et de l'engraisser un peu. Ce qui fut fait. Est-ce que j'avais déjà l'intuition que la revue allait passer un jour de 20 pages à 72? Question de volume!

Cécile Gagnon, écrivaine,
présidente de Communication-Jeunesse
à la fondation de Lurelu



Richard Petit
PERDU
DANS LE MANOIR RAIDEMORT
LE PROF CANNIBALE

Illustrés par l'auteur
 Éd. Les Presses d'or, coll. Votre Passepeur pour
 un horrible cauchemar,
 1997, 128 pages
 chacun.
 9 ans et plus, 5,99 \$



J'avoue avoir pris un coup de vieux en lisant sur la jaquette arrière : «Un livre qui se joue à la façon d'un jeu vidéo...» Dire que dans mon temps, alors que les divertissements électroniques en étaient encore à l'âge de fer, on disait simplement : «Une aventure dont vous êtes le héros». Les temps changent, mais le principe reste le même et le lecteur doit toujours faire des choix judicieux pour survivre. Ces «Passepeur pour un horrible cauchemar» mettent aussi en scène les Téméraires de l'Horreur, Jean-Christophe et Marjorie, deux exterminateurs de monstres en tout genre. Dans *Perdu dans le manoir Raidemort*, le lecteur héros tente de retrouver sa mère qui a été kidnappée par une sorcière. Il doit échapper entre autres au loup-ga-

rou, au cerbère, à l'immonde créature poilue, au fantôme et au mutant. Quant au *Prof cannibale*, il ne faut pas se laisser berner par le titre : le directeur et le concierge sont aussi de mèche — ainsi que le reste de la commission scolaire sans doute.

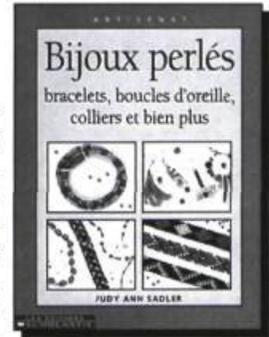
Le style est léger, très léger. Les épreuves sont un peu trop faciles : une fois le monstre semé, il ne revient plus. L'auteur ne devrait pas hésiter à monter la barre un peu plus haut. Un aspect des «Passepeur...» que je trouve AGAÇANT est l'usage ABUSIF de la MAJUSCULE pour faire de L'EFFET. Les onomatopées qui truffent le texte étant déjà bien assez nombreuses, il est inutile d'en rajouter. En ce qui concerne les pages du destin, ce système permet de tricher aisément, ce dont je ne me suis pas privée, d'ailleurs. Par contre, les illustrations sont amusantes et évitent que la mise en pages ne devienne trop répétitive. Les «Passepeur» s'adressent visiblement à un public du primaire. Les (très) jeunes apprécieront sans doute s'ils ne sont pas rivés à leur Nintendo.



Laurine Spohner
 Illustratrice

Judy Ann Sadler
BIJOUX PERLÉS
BRACELETS, BOUCLES D'OREILLE,
COLLIERS ET BIEN PLUS

Traduit par Kids Can Press Ltd.
 Illustré par Tracy Walker
 Éd. Scholastic
 1996, 40 pages.
 8 à 12 ans, 7,99 \$



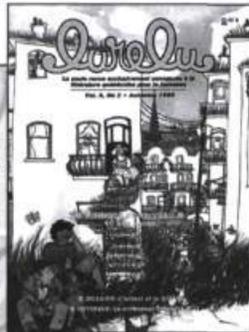
Tous ceux qui aiment faire des bijoux trouveront, avec cet album, un guide utile et facile à consulter et à comprendre. Les illustrations nombreuses, claires et bien exécutées appuyant le texte concis et précis permettront à chacun de suivre, sans se presser ni se stresser, les étapes de réalisation d'une quarantaine de bijoux simples et jolis.

Au début, l'auteure présente les matériaux et les instruments nécessaires pour la



Lurelu au Canada anglais

Dès qu'on quitte le Québec, la diffusion de la littérature québécoise, en particulier celle de la production pour la jeunesse, fait problème. En effet, au Canada anglais, même si d'habitude les librairies offrent — nécessité de l'immersion oblige — un certain choix de livres pour enfants, il n'en reste pas moins vrai qu'à l'exception de Toronto, la rareté d'accessibilité des livres disponibles pour jeunes publics se fait cruellement sentir. Même au secrétariat de la revue *Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse*, le seul périodique universitaire canadien consacré exclusivement à la littérature pour la jeunesse, la connaissance de ce qui se publie et l'accès à la recherche de pointe restent problématiques, et cela malgré l'envoi de catalogues et d'exemplaires à titre gracieux de la plupart des éditeurs

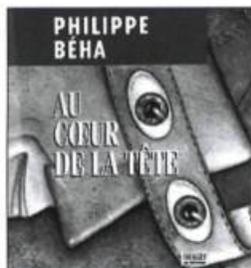


québécois, et malgré la collaboration de spécialistes disséminés aux quatre coins du Québec et du Canada.

Dans ce contexte, la revue *Lurelu* devient un outil d'exploration et de référence appréciable : l'acuité et la variété de ses comptes rendus, la pertinence et l'ouverture d'esprit de ses études, l'à-propos et l'exhaustivité de ses dossiers, sans oublier les entrevues et les portraits, et sans négliger les publicités aux renseignements si précieux pour les chercheurs éloignés, rendent indispensable ce périodique. *Lurelu* comble donc un grand vide et, au fil des ans et de ses numéros, compose le tableau peut-être le plus complet d'une «littérature pour la jeunesse qui se fait», pour adapter l'expression de Gilles Marcotte à notre domaine. Par ailleurs, le réseau de ses collaborateurs s'avère, pour les spécialistes de l'extérieur,

une autre source d'information privilégiée, car c'est bien dans les pages de *Lurelu* que l'on peut faire la connaissance des jeunes chercheurs et pressentir les grandes orientations de la recherche et de la critique universitaires. Tout compte fait, *Lurelu* occupe une place de choix dans l'institution littéraire québécoise en remplissant adéquatement son mandat et en donnant de la substance à son slogan : elle est vraiment la «seule revue exclusivement consacrée à la littérature québécoise pour la jeunesse». Et pour le chercheur au Canada anglais, un outil de recherche essentiel.

Daniel Chouinard, codirecteur,
 Canadian Children's Literature/ Littérature
 canadienne pour la jeunesse
 Université de Guelph, Ontario



avec la création, c'est la partie agréable du travail d'édition.»

Elle : «Notre raison de faire de l'édition, c'est l'amour que nous portons à ces gens-là et au travail de création qu'ils font.»

Pour obtenir les résultats espérés, pour que les albums continuent de surprendre et d'innover, il est primordial pour l'équipe des 400 coups de laisser de la place au rêve et à la personnalité des créateurs. Ce qui, aux yeux de Linda et de Serge, n'exclut en rien la rigueur : «Pour nous, ça ne veut pas dire que chacun fait ce qu'il veut, il s'agit plutôt de partager une vision et, à partir de ce moment-là, le créateur peut donner son sens à lui sans qu'il y ait de véritable cadre imposé.

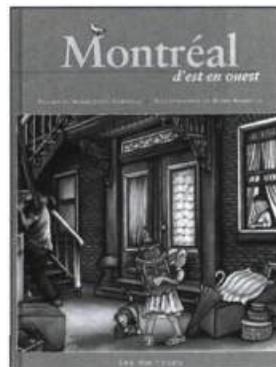
La production des 400 coups se distingue bien sûr par la place accordée au

travailler avec nous. Et même lorsque c'est nous qui les sollicitons, l'approche est beaucoup plus facile parce qu'on a un petit bout de catalogue à présenter. Ce contact-là

travail d'illustration, mais sans négliger la qualité des textes. Pour Serge Théroux, c'est important : «Avec Danielle Marcotte et Christiane Duchesne qui pilotent de leur côté des projets et qui font des premières lectures, ce regard sur les textes est important. C'est Danielle qui dirige le comité de lecture et j'ai des rapports de lecture qui sont de véritables petits bijoux. Nous accordons aussi beaucoup d'importance à l'écriture : que raconte-t-on et comment le raconte-t-on, qui vise-t-on, comment va-t-on les rejoindre. On essaie de bien faire les choses.»

Coups de feu

«La vraie société distincte, expliquera Serge Théroux en fin d'entrevue, du moins la distinction que je souhaite, c'est au point de vue de la culture. Il faut prendre les moyens pour faire lire ces jeunes-là. De toute façon, une bonne partie des problèmes économiques se serait réglée s'il y avait eu, à la base, une véritable



volonté politique. Avec une volonté politique, on pourrait, par exemple, faire quelque chose pour les bibliothèques scolaires, ça ne représente pas des budgets si énormes que cela!»

Tout au long de cette rencontre avec l'éditeur et sa directrice administrative, je suis frappée par leur profond attachement à la littérature jeunesse, par l'importance qu'ils accordent au travail d'équipe et surtout par l'amour qu'ils apportent à ce qu'ils font. Ce sont des gens de conviction, sérieux, mais capables d'émerveillement et de folie, et surtout ouverts à celle des créateurs qu'ils chérissent tant. Plus qu'une manière de faire leur travail, cela devient aussi leur façon de voir et de refaire le monde. ♪



Celle qui n'a jamais su lire des livres pour son âge!

À titre d'étudiante à l'Université de Montréal, je me suis inscrite au cours «L'enfant et la lecture», offert par Lucie Julien. C'est dans ce cours que j'ai découvert *Lurelu*. Je me spécialisais en littérature — pour adultes — à cette époque. Le certificat en littérature jeunesse ne venait pas de mourir... il n'était pas encore né. La littérature jeunesse québécoise bouillonnait... c'était le début des années quatre-vingt.

À titre d'animatrice en littérature jeunesse, j'animais souvent des rencontres



auteurs-lecteurs. (J'aime trop les auteurs pour les abandonner seuls avec une classe en délire.) Après une rencontre avec Robert Soulières où nous avions passablement déliré, il m'a proposé de collaborer à *Lurelu*.

Il m'arrive parfois, à titre d'enseignante, de recevoir des confidences d'étudiants (beaucoup plus rarement d'étudiantes) qui m'avouent n'avoir jamais lu un livre en entier! Dans ces cas-là, je leur propose une lecture au choix parmi mes valeurs sûres en jeunesse. Ça marche toujours! Pour les récompenser, je leur offre un numéro de *Lurelu*!

Aujourd'hui, il m'arrive de reconnaître quelques anciens étudiants (ceux à qui j'ai

donné la piqure) parmi les collaborateurs de *Lurelu*. Je m'attarde à les lire... ça me fait plaisir! Puis, de plus en plus, ça me fait un petit serrement au cœur... Car si mes étudiants font partie de la nouvelle génération *Lurelu*, ça veut dire que je fais partie de l'autre génération! Et si Daniel Serniège me demande un témoignage pour les vingt ans de *Lurelu*..., ça veut dire que je fais partie de l'histoire! Je viens de prendre un cheveu blanc de plus!

Anne-Marie Aubin, enseignante, animatrice, ex-directrice de collection jeunesse

DynamO

Quand j'étais petite, je me souviens m'être longtemps interrogée sur les facultés verbales des clowns, des mimes et des acrobates. Ils arrivaient si bien, sans paroles, à exprimer les situations et leurs émotions, que tout compte fait, pour moi, ces gens-là, dans la vie, étaient sans voix. Et quelle ne fut pas ma surprise d'entendre, en entrevue, Marcel Marceau... Il parle! Le choc a dû être aussi grand que celui du passage du cinéma muet au cinéma parlant. Depuis j'ai grandi, je ne confonds plus les acteurs avec leur personnage, enfin je crois, mais je ressens toujours cette même fascination devant l'absence de mots au théâtre. Ce climat d'étrangeté m'envahit tout entière alors que tout s'éclaire devant moi et devient, par l'explosion des corps, spectaculaire. Du théâtre didactique au théâtre poétique, du théâtre pour l'enfance à celui de l'adolescence, en passant par les clowns et le théâtre de marionnettes, je sillonne, depuis six ans de chroniques à *Lurelu*, le courant du théâtre à texte. Mais n'y avait-il pas des paroles oubliées? Un théâtre différent? Et qui au nom du théâtre revendique sa différence?

QUAND LE CIRQUE DEVIENT THÉÂTRE... un direct au cœur

Interrogation qui m'a menée jusqu'à DynamO Théâtre et qui m'a fait entrevoir une tout autre façon de penser, d'inventer et de vivre le théâtre. Au cours de cet entretien à deux voix, Jacqueline Gosselin, que l'on connaît mieux sous le nom de Jackie, et Robert Dion, tous deux directeurs artistiques de la compagnie, ont refait le parcours de leur rêve artistique. Un monde peuplé de roulades, de flic flac et de charivari, un univers tout mouvement, où la parole est superflue. Mais aujourd'hui, sous les mots, je vous invite à venir découvrir toute la complexité, la beauté et la rigueur du théâtre de mouvement acrobatique.

La vraie histoire de la formation de DynamO Théâtre

En théâtre, comme ailleurs, il y a les histoires officielles et les histoires vraies. L'histoire officielle réfléchit et philosophe sur les enjeux de la formation des choses. Mais sous ces grandes pensées se cache généralement une anecdote anodine qui est, en fait, le véritable déclencheur de toutes les actions subséquentes. Les plus belles histoires ne naissent-elles pas souvent d'un concours de circonstances qui frôle la banalité? En riant, et avec un soupçon d'incrédulité, Jackie me raconte donc ce qui, au-delà des historiques, est la vraie histoire de la formation de DynamO Théâtre.

La mise en contexte de cette fondation de compagnie de théâtre nous ramène une fois de plus à la fin des années

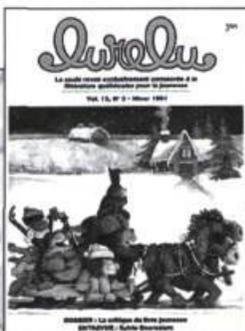
soixante-dix alors que des jongleurs, des acrobates, des comédiens, des danseurs et des gymnastes se retrouvent en apprentissage des arts du cirque au centre Immaculée-Conception.

L'origine de l'école de cirque s'inscrit dans cette rencontre, mais ça ne s'appelait pas encore École nationale ou École Circus, c'était avant 1981, année de sa fondation. Et c'est ici que la petite histoire vient doubler la grande : un des cofondateurs de l'école reçoit de «son beau-frère qui travaille au service des loisirs» une demande de spectacle. Et téméraire comme le sont tous ceux qui ont de grands rêves, il répond oui : quatre mois seulement pour s'inventer une compagnie, écrire et monter un spectacle!

Jackie : On s'est regroupé une dizaine de personnes et on a créé le premier spectacle qui s'appelait *Circus 81*. L'école et la compagnie sont nées en même temps. On portait le même nom, Circus/la troupe Circus, et on avait le même logo. Mais la vraie raison... c'est le beau-frère!

Circus... de la couleur des rêves

Ce spectacle, créé sur un coup de tête et à toute vapeur, était composé d'une suite hétérogène de courts numéros de cirque



En ce 63^e numéro...

Je suis arrivée à *Lurelu* au printemps de 1985 pour le «Spécial 25^e numéro». En page couverture, un magnifique *Archibaldo* de Philippe Béha. On aurait pu faire pire, mais pas mieux... *Lurelu* avait donc huit ans et plus de mille abonnés. Serge Wilson, le directeur-fondateur, y allait de ses salutations. Robert Soulières, directeur, prédisait que notre revue était là pour durer. Pas fou... Salut Serge, salut Robert!

Monique Poulin interviewait Roch Carrier qui rappelait une bien jolie phrase de Marguerite Yourcenar : «Il y a deux

périodes importantes chez l'être humain : l'enfance et le vieil âge.» Et Carrier n'avait pas cinquante ans...

Sylvie Gamache illustrait le développement de l'animation pour la jeunesse dans les salons du livre. Et le Camelot se préparait...

À la demande de Soulières, des auteurs racontaient l'aventure de l'acceptation de leur premier manuscrit : Cécile Gagnon, Darcia Labrosse, Raymond Plante et, tiens, Daniel Sernine pour qui «il reste toujours des illusions à perdre.» Coudonc...

Dans une nouvelle chronique sur le théâtre, Jasmine Dubé disait que «le jeune public est enfin reconnu comme un vrai



public, un public "normal"». La Maison Théâtre terminait sa première saison...

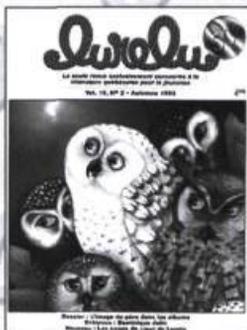
Et moi «En marge», dans cette chronique dont je venais d'hériter, je réfléchissais à la séduction de la télévision sur les enfants, ses plus nombreux téléspectateurs. C'était bien avant TéléToon...

Aujourd'hui, *Lurelu* a vingt ans. Et s'ouvre toujours sur l'ensemble du monde culturel. Bon anniversaire! Et à bientôt...

Suzanne Teasdale,
membre du comité de rédaction, 1985-1986

Lurelu, la Consacrée

Lurelu? Il me semblait être tombée dedans quand j'étais petite, tellement ça fait partie de moi... Sacrée Yolande! C'est impossible puisque Lurelu n'a que vingt ans! Sans blague, c'est beaucoup vingt ans pour une revue culturelle, et spécialisée en plus...



Alors ça doit être dans la littérature jeunesse que je suis tombée, depuis les histoires de quêteux et de sauvages de ma grand-mère jusqu'à ces albums magnifiques dévorés en compagnie de mes enfants, dont les naissances s'échelonnent aussi sur vingt ans.

Avant eux, il y eut l'époque du Centre éducatif et culturel, éditeur chez qui je cherchais fiévreusement les albums de Louise Pomminville, Cécile Gagnon et Christiane Duchesne qui illustraient en même temps qu'elles écrivaient, à l'époque. Quelle joie lorsque j'ai raconté *Un drôle de petit cheval* pour la première fois devant mon groupe de maternelle; Henriette Major fut un mentor littéraire pour moi!

À l'époque de Lurelu, j'étais passée de la maternelle au cégep pour faire connaître notre littérature jeunesse à cette génération pour qui les conteurs avaient pour nom Fardoche, Walt Disney, Fanfreluche ou la grand-mère de Passe-partout. Je faisais le même travail, mais je n'étais plus seule: il y avait Lurelu!

Quelques années après sa fondation, j'ai eu le bonheur d'être admise dans l'antre sacré. Quel plaisir de travailler avec des créateurs que j'admirais déjà et avec des complices qui s'adonnaient au même vice que moi: le culte de la littérature jeunesse québécoise.

Par le biais de «M'as-tu vu, m'as-tu lu?» et le jury de différents concours littéraires, la ruche de mon esprit critique libérait ses butineuses plus ou moins agressives en même temps que s'ançrait

chez moi l'habitude de lire tout ce qui se publie ici.

Plus tard, grâce aux «Entrevues» dont je devins responsable, Lurelu m'offrit un prétexte pour sonder l'âme et faire connaître un peu mieux ces fascinants personnages qui s'illustrent aujourd'hui encore par la qualité de leur travail, ici et à travers le monde... Il y a eu des entrevues magiques dont j'écoute encore les cassettes!

Enfin, avec «Tourelu», ma manie de remonter à la source et mon goût de déterrer des trésors enfouis, à coups de curiosité et de nostalgie, m'ont servi en même temps que la revue.

Une revue spécialisée permet aux gens qui partagent un amour, un enthousiasme de «triper» ensemble. Il permet parfois même de vraiment voyager. À Bologne, par exemple, pour la Foire internationale du livre de jeunesse. Ou à Blutenburg, à la Bibliothèque internationale de jeunesse: notre château en Bavière... Y serais-je allée sans Lurelu? Je ne crois pas.

Le temps passait à travers tout ça et l'ère de la mise en pages à la mitaine (de cuisine!) a fait place à la mise en pages électronique et au supersite Web que chacun a intérêt à découvrir aujourd'hui.

Pour conclure, il me reste de mon engagement à Lurelu la marque d'une consécration exclusive à la littérature (pas toujours québécoise) pour la jeunesse. Du respect et de l'amitié pour les artisans, les promoteurs et les adeptes de notre littérature et de notre théâtre de jeunesse; à Lurelu, l'équipe est tout ça à la fois... il faut être déluré pour travailler à Lurelu!

Tourelou,

Yolande Lavigneur, enseignante,
collaboratrice de 1984 à 1995

Ateliers de poésie et
littérature-jeunesse
animés par
Ivan Roy,
poète-jongleur



Depuis 16 ans,
Ivan Roy
guide les jeunes
sur le chemin
de la réflexion,
de l'imaginaire,
de la créativité...

et leur ouvre
l'univers de
la lecture et
de l'écriture.

Renseignements :
(819) 887-6680

Messages :
(819) 843-7035

Téléavertisseur :
(819) 573-4877

Aujourd'hui, la littérature pour enfants fait de plus en plus l'objet d'études et de recherches dans différentes universités du monde entier. Cependant, il existe encore trop de snobisme de la part d'une certaine élite universitaire qui lui accorde une importance moindre. Tous les programmes universitaires en études littéraires se devraient d'inclure, dans leurs cours obligatoires, l'étude de genres littéraires s'adressant aux enfants, afin de donner à la clientèle adulte une véritable vue d'ensemble de ce qui se fait dans le monde de la littérature. Par l'étude des qualités esthétiques et littéraires de ces œuvres, les étudiants et étudiantes pourraient élargir leurs champs de compétence et développer un jugement critique pertinent. Les vrais passionnés de littérature devraient être en mesure d'apprécier des œuvres de qualité s'adressant à différents publics...

Qu'on se le tienne pour dit, il n'y a aucune différence entre la littérature destinée aux enfants et celle s'adressant aux adultes! De la littérature, c'est de la littérature! Il y en a de l'excellente, de la bonne et de la médiocre. Peu importe le public auquel on s'adresse, la littérature doit offrir aux lecteurs et aux lectrices des œuvres de qualité supérieure. Et l'enseignement universitaire peut jouer un rôle essentiel dans le développement optimal de la littérature s'adressant à nos tout-petits. Les enfants sont-ils moins importants que les adultes? Non? Alors, que nos grandes universités n'aient pas peur d'entrer dans le monde des petits!

Lucie Jeffrey

Étudiante en propédeutique à la maîtrise en études littéraires, UQTR

Un domaine de plus en plus varié

Depuis quelques années, la littérature de jeunesse se diversifie, s'enrichit, si bien que nous retrouvons un éventail de livres touchant la clientèle de zéro à douze ans. À la maternelle, le rôle de l'enseignante est de développer le goût à la lecture en faisant découvrir l'écrit dans une ambiance heureuse où le mot «plaisir» prend tout son sens. Pour cette raison, il est essentiel de raconter des histoires variées et de qualité, qui sauront stimuler l'intérêt des enfants. L'enseignante face à ce défi peut se retrouver dépourvue de connaissances et d'idées.

De la vanité d'une maternité partagée

«À travers l'immense et compliqué palimpseste de la mémoire»

(Baudelaire), que me reste-t-il des premières années de *Lurelu*, de ce moment magique de la naissance d'une feuille de chou qui deviendrait une vraie revue qu'on achète à la Maison de la presse internationale?

Une feuille de chou? Non.

Lurelu était une «société à but non lucratif» comme l'appelait son généreux fondateur, Serge Wilson; non lucratif étant ici un joyeux euphémisme. Car ce sont les subventions gouvernementales mais surtout le bénévolat et le dynamisme de toute une équipe qui ont permis à la revue *Lurelu* de devenir ce qu'elle est maintenant. On connaît tous les périls liés au travail volontaire. Comment un bulletin d'information de 16 pages, d'une seule couleur, s'est-il transformé fin 1997 en un numéro record de 72 pages à couverture glacée, toute en couleurs? Je renvoie les lecteurs à «*Lurelu*, une multinationale» (vol. 8, n° 1) où un texte de mon ami Soulières les fera «pleurer» au sujet de nos conditions de travail de l'époque. Non, nous n'étions pas syndiqués?

Je me souviens particulièrement de cette longue séance de remue-ménages (était-ce dans le salon de Marie-Jeanne Robin?) pour trouver le titre de la revue. Tellement de circonvolutions, de rires et d'ardeur que personne aujourd'hui, j'en suis sûre, ne peut revendiquer de droit d'auteur là-dessus. C'était donc ça, un travail d'équipe! Alors oui, j'embarquais, les yeux fermés. C'est ainsi que j'ai appris à travers les métiers d'éditeur, d'auteur, de réviseur, de concepteur celui de créateur. J'ai aussi appris à vivre en différé. Je me souviens d'un dossier sur Noël dans la littérature de jeunesse, rédigé dans les canicules de juillet dans un chalet loué. Ma petite fille de deux ans ne comprenait certes pas à quoi je passais mes vacances. Comment voulez-vous ressentir l'ambiance de Noël quand le thermomètre indique 35° C?

Bien qu'ayant agi plusieurs années à titre d'adjointe à la direction, c'est plutôt comme responsable de la chronique «M'as-tu vu, m'as-tu lu?» et comme critique que mon engagement était le plus significatif. Je me rappelle l'éclat de Denise Houle qui

avait déchiré sa carte de membre de Communication-Jeunesse après un compte rendu négatif que j'avais rédigé à propos de son livre *Lune de neige*. Il faut dire qu'à l'époque *Lurelu* était étroitement liée à Communication-Jeunesse. Cette réaction avait été la première d'une série d'affrontements entre les auteurs et les signataires de critiques. J'y voyais là le pouvoir de la critique et l'immense fragilité de l'ego des écrivains. Comment dénigrer une œuvre sans démolir une personne? Comment rester honnête, ne pas tomber dans la démagogie? *Lurelu* voulait faire la promotion de la littérature d'ici, mais ses lecteurs trouvaient l'équipe de collaborateurs trop gentils. Gros dilemme! J'appris donc à développer mon sens critique avec les années de lecture mais mon sens diplomatique, lui, fait toujours défaut. Si j'ai gardé de bons amis de cette période et si je collabore toujours à *Lurelu* après vingt ans, c'est que la transparence ne m'a jamais trompée.

Des nombreuses coquilles inévitables, je retiens compagne d'abonnement (vol. 2, n° 3) et les deux «I» coupés de ma copine Michelle Provost. Quant aux référents linguistiques, *Lurelu* a très vite adopté la féminisation des titres. Il faut dire que l'équipe a toujours été composée en grande majorité de femmes malgré la présence d'une seule femme à sa direction pour quatre directeurs. M'enfin...

Au printemps 1979, *Lurelu* comptait plus de 5000 abonnés. La revue était gratuite, c'était l'année internationale de l'enfant et j'ai accouché de mon unique fille cette année-là. Cette autre fille que j'ai mise au monde avec tant d'autres personnes aura combien d'abonnés en l'an 2000? Combien coûtera-t-elle? Peu importe. Elle vivra car elle sert bien la littérature de jeunesse québécoise. Tout simplement.

Mes salutations les plus élogieuses, malgré leur disparition, à deux collaborateurs adorables : Claude Poirier, mon Tintin à moi, et Yves Beauchesne, mon camarade.

Ginette Guindon, bibliothécaire, collaboratrice depuis le premier numéro

